“ Mon ami, me dit-il en me serrant la main, Dieu n'a pas voulu me donner des enfants. Si j'avais eu deux fils comme Olivier et Guy de Pen-Arech, j'aurais été trop heureux sur la terre.

— Non ! non ! m'écriai-je, ne me comparez pas à Olivier ; c'est lui seul qui vaut.

— Allons, je veux bien, Olivier vaut beaucoup ; cependant il ne vaut pas seul. Mais ne contestons pas ; contez-moi encore quelque chose, je ne saurais me lasser de vous entendre.”

Je repris la parole.

A onze heures nous regagnâmes l'habitation.

“ Bonne nuit ! bonne nuit ! mon cher Guy, me dit M. de Puylhéri en m'embrassant affectueusement ; allez rêver à la Bretagne. Moi, je vais songer à la triste solitude où je serai dans quelques jours.”

Il ne se trompait guère en ce qui me concernait : ma pensée me transporta plus d'une fois de l'autre côté de l'Océan ; mais je me reprochais bien vite d'avoir obéi à cet entraînement ; je n'osais pas ouvrir mon cœur à la joie, il me semblait que c'était un sentiment coupable ; je revenais à Olivier, j'aurais voulu lui demander pardon de l'avoir quitté un instant.

Le lendemain, je retournai au couvent des franciscains. M. de Puylhéri voulut m'accompagner. Nous trouvâmes Olivier occupé à faire l'école à une trentaine de petits enfants nègres. Il nous demanda la permission de continuer. La leçon tirait à sa fin ; nous y assistâmes pendant quelques minutes. Véritablement, c'était le plus touchant spectacle que de voir ce beau jeune homme, sur le front duquel resplendissait l'intelligence, se baissant jusqu'à terre pour indiquer les lettres de l'alphabet à de pauvres créatures qui n'avaient guère d'humain que la charpente osseuse. Sans s'arrêter à la grossièreté de l'enveloppe, le disciple de saint François allait au fond chercher l'âme pour l'éclairer, l'élever et la purifier.

Lorsque les enfants furent partis, Olivier vint à nous. Je lui nommai M. de Puylhéri ; il le remercia avec effusion. Puis nous allâmes nous promener sous les ombrages du jardin.

Après avoir parlé de la France, cet éternel sujet d'entretien pour es exilés, de la guerre qui venait de finir, de la colonie qui avait tant souffert, il fut question de mon départ. Olivier souhaitait que je retournasse, dans le plus bref délai, près de mon père, dont l'affliction et l'inquiétude étaient extrêmes. M. de Puylhéri reconnaissait la force de cette raison, mais il n'avait pas le courage de se résoudre à une séparation ; il avait conçu pour moi le plus vif attachement. Je